



CLASSIQUES  
GARNIER

Édition de LUBIN (Georges), « Index des correspondants », *Correspondance*, Tome XIII, *Janvier 1855 – juin 1856*, SAND (George), p. 679-718

DOI : [10.15122/isbn.978-2-406-08467-9.p.0699](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-406-08467-9.p.0699)

*La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.*

© 2013. Classiques Garnier, Paris.  
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.  
Tous droits réservés pour tous les pays.

## INDEX DES CORRESPONDANTS<sup>1</sup>

ACCURSI (Michele). — 7024.

Cf. notice, t. VIII, p. 767.

ALBERT. — Voir THIRY (François-Auguste).

ANSPACH (Joël-Philippe-Léon). — 7116.

Né à Metz le 2 novembre 1801, de race israélite, fut d'abord avocat, puis successivement procureur du roi à Meaux, substitut à Paris, Conseiller à la Cour impériale, président de Chambre, et termina sa carrière comme Conseiller à la Cour de cassation, de 1864 à 1873. Il était officier de la Légion d'honneur. Sa fille avait épousé un Rothschild.

Il fut longtemps le seul magistrat parisien de confession israélite. Il est l'auteur de : *De la procédure devant les Cours d'assises*. (Paris, Casse, 1856, signé Jules Anspach.) Il est mort à Paris le 2 décembre 1875.

ARAGO (Étienne-Vincent). — 6631<sup>D</sup>, 6636<sup>D</sup>, 6639<sup>D</sup>, 6643, 6783.

Cf. notice, t. VI, p. 923.

ARNAUD (Angélique Bassin, Mme). — 6992<sup>bis</sup>.

La prédication saint-simonienne amena à Paris en 1830 cette provinciale, née le 3 nivôse an VI (23 déc. 1797) à Gannat (Allier), qui avait épousé le 27 juillet 1820 un avocat, Louis Arnaud. Elle se fixa dans la capitale avec ses deux enfants et devint une militante républicaine, féministe et socialiste, écrivant en particulier dans le journal de Léon Richer : *Le Droit des femmes*. Entre 1834 et 1879, elle publia cinq ou six romans, dont on parla peu ; et, à plus de 80 ans, une étude sur le musicien François Delsarte (1811-1871).

Pendant le siège de 1870-1871, sa conduite fut admirable.

---

1. Les numéros renvoient aux lettres et non aux pages.

Elle organisa des fourneaux économiques, avec l'aide de sa fille, Mme Jules de La Madelène, pour nourrir des miséreux affamés. Victor Hugo disait d'elle que son corps émacié « ne semblait plus qu'un prétexte pour rester sur terre. »

Elle mourut le 9 avril 1884. Sur sa tombe au cimetière Montparnasse, la célèbre féministe Maria Deraismes lui rendit hommage. Sources : *Chronique de la Société des Gens de Lettres* (1884); *Dictionnaire de Biographie française*, t. III, (Arnaud. 50).

ARNOULD-PLESSY (Jeanne-PLESSY, dite Sylvanie, V<sup>ve</sup> Auguste ARNOULD). — 6769, 6784, 6818, 6826, 6867, 6874, 6891, 6903, 6908, 6917, 6919, 6940, 6974, 6980, 6983, 6986, 6997, 7006, 7018, 7019, 7030<sup>D</sup>, 7031, 7035, 7059<sup>D</sup>, 7094, 7125, 7179.  
Cf. notice, t. X, p. 842.

ARPENTIGNY (Casimir-Stanislas d'). — 6785.  
Cf. notice, t. VII, p. 790.

ARRAULT (Henry). — 7129<sup>D</sup>, 7134<sup>D</sup>.  
Cf. notice, t. X, p. 843.

AUCANTE (Émile). — 6599, 6600, 6607, 6610, 6614, 6619, 6624, 6626, 6630<sup>D</sup>, 6660, 6664, 6674, 6713, 6717, 6718, 6723, 6726, 6728, 6731, 6733, 6750, 6751, 6795, 6922, 6931, 6939, 6943, 6955, 6956, 6959, 6960, 6987, 6988, 6995, 6998, 6999, 7007, 7079, 7091, 7106, 7111, 7112, 7114, 7131.  
Cf. notice, t. VIII, p. 769.

AUDIIFRED (Alfred). — 6990.

Poète et romancier qui n'a pas atteint la moindre célébrité; n'a publié qu'un seul livre : *Les premières pages de la vie* (Paris, Ledoyen, 1855). Il fut rédacteur en chef d'un journal spécialisé dans la publication des œuvres de poètes débutants : *Jean qui pleure et Jean qui rit. Tribune des poètes*. Il semble avoir cherché son inspiration au fond des verres : en mars 1856, d'après l'Agenda, sa mère vient dire à G. S. que son fils se pocharde et la prie de le sermonner.

AULARD (Claude-Félix). — 6529.  
Cf. notice, t. IX, p. 913 et t. XII, p. 734.

BARBIER (Paul-Jules). — 6952<sup>D</sup>.  
Né à Paris le 8 mars 1825, Jules Barbier qui débuta au Théâtre-

Français par un drame en 5 actes et en vers, *Un poète* (16 avril 1847) obtint une certaine célébrité comme auteur dramatique. Comédies et drames furent représentés sur plusieurs scènes de Paris. Seul ou en collaboration avec Michel Carré, il fut en outre l'auteur de livrets d'opéras-comiques, de drames lyriques dont la liste est très longue (*Les Noces de Figaro*, *Don Quichotte*, *Polyeucte*, *Paul et Virginie*, *Les Contes d'Hoffmann*, *Les Noces de Jeannette*, etc.)

Chevalier de la Légion d'honneur en 1865, officier en 1880, il mourut à Paris le 16 janvier 1901.

BARRILLOT (François). — 6787<sup>D</sup>.

Cf. notice, t. VI, p. 925.

BAUDELAIRE (Charles-Pierre). — 6776.

Il est trop célèbre pour qu'il soit utile de lui consacrer une notice biographique. Bornons-nous à préciser qu'il est né à Paris le 9 avril 1821 et mort au même lieu le 31 août 1867, après une vie passablement agitée, en laissant une œuvre peu abondante mais puissante. *Les Fleurs du mal* (1857) dominent pour longtemps la production poétique française.

Ses rapports avec G. S. sont bien connus... surtout des ennemis de la romancière, qui savent par cœur les injurieuses aménités déversées (posthumes) dans *Mon cœur mis à nu* : « grosse bête, possédée, stupide créature... cette latrine... elle a le fameux style coulant » etc. Mais ils ignorent une des raisons qui ont fait cracher tant de fiel : la rancune (injustifiée, résultat d'un malentendu). Les lettres n° 6777 et 6799 en démontrent ici l'origine et le mal-fondé. Ah ! si Marie Daubrun avait obtenu le rôle !... (si le nez de Cléopâtre...).

Les anti-Sand ignorent aussi que Baudelaire n'a pas toujours éprouvé les mêmes sentiments à l'égard de G. S. En 1852 il la traitait de « très grand et très illustre écrivain ». Et surtout il l'avait lue ! On a relevé dans plusieurs poèmes des *Fleurs du mal*, des réminiscences indéniables de *Lélia*, des *Lettres d'un voyageur*, des *Sept Cordes de la lyre*, de *La Mare au Diable*. Jean Prévost, Antoine Adam, Jean Pommier, Hubert Juin, Max Milner l'ont tour à tour démontré. Même le titre de *Mon cœur mis à nu* est très probablement pris à la 4<sup>e</sup> lettre d'un *Voyageur* ! Pour abréger, je renvoie le lecteur à la très parfaite mise au point du regretté Léon Cellier dans le n° spécial sur Baudelaire de la *Revue d'Histoire littéraire de la France* (avril-juin 1967, p. 239-259).

BEAUVOIR (Édouard Roger de BULLY, *dit* Roger de). — 6886.

Cf. notice t. II, p. 910.

BELLEyme (Louis-Marie de). — 7117.

Cf. notice, t. XI, p. 770.

BÉRENGÈRE (Adèle Bunau, *dite*). — 6745.

Cette charmante artiste était, lorsque G. S. l'a connue, la maîtresse de Vaëz, co-directeur de l'Odéon. Née à Paris le 15 avril 1835, elle avait dix-huit ans lorsqu'elle vint à Nohant pour la première fois (elle y joua un rôle dans le *Pressoir*.) G. S. se prit pour elle d'amitié maternelle, lui donna un rôle dans *Maitre Favilla*, l'hébergea souvent à Nohant et à Gargillette, l'emmena dans une longue excursion en Auvergne en 1859 et fut la marraine de sa fille.

Malgré quelques petits rôles à l'Odéon, à l'Ambigu, elle ne devint pas une actrice cotée. D'ailleurs elle quitta assez vite le théâtre, et fut la maîtresse du roi de Hollande Guillaume III. La date de sa mort ne nous est pas connue.

BERTHOLDI (*Augustine-Marie* Brault, Mme Charles de). — 6530,

6554, 6577, 6642, 6788, 6905, 6951, 7093, 7132, 7137.

Cf. notice, t. VIII, p. 773.

BETHMONT (Eugène). — 6547.

Cf. notice, t. VIII, p. 773.

BIGNON (Louis-Thomas, *dit* Eugène). — 6595, 6743.

Cf. notice, t. X, p. 847.

BIGNON (Marie-Charlotte-Thérèse Vernet, Mme Louis-Thomas). — 6967.

Cf. notice, t. X, p. 847.

BIXIO (Jacques-*Alexandre*). — 6828.

Cf. notice, t. XII, p. 737.

BIXIO (*Mélanie-Marie-Thérèse* Gaume, Mme Alexandre). — 6740.

Née à Besançon (Doubs) le 27 août 1806, fille de Léonard Martin Gaume, notaire et de Marie Antoinette Mélanie de Raimond, elle épousa le Dr Alexandre Bixio à qui elle donna quatre enfants : Maurice, Hélène, Olivier et Abeille. Elle mourut n'ayant pas encore atteint sa cinquantième année le 30 janvier 1856.

BLANCHARD (*Edmond-Jacques-Honoré*). — 6544, 6716<sup>D</sup>.

Cf. notice, t. X, p. 848.

BLIER (*Paul-Romain*). — 6742<sup>D</sup>.

Professeur de collège et poète, dont G. S. écrit dans un carnet : « Paul Blier, professeur à Argentan (Orne), poète, auteur de *Mignon*, poème, m'a écrit souvent très bien, pour la mort de Nini, pour *Lui et Elle* — lettres excellentes, très délicates, très justes, très affectueuses — ami inconnu, des meilleurs. Mai 59. répondu. En 70 m'écrit à propos de la maladie de Maurice toujours bien — répondu » (B. N., N. a. fr. 13653, fol. 18). Blier, né à Saint-Lô (Manche) le 21 septembre 1822, a été professeur successivement à Caen, Valognes, Argentan, Coutances. Il a pris sa retraite en 1884. Outre *Mignon*, couronné par la Société impériale des lettres de Valenciennes, il a publié plusieurs autres plaquettes. Il était membre des Académies de Caen et de Nancy.

Lors de sa mise à la retraite, il était veuf de Henriette Le Maître, épousée le 1<sup>er</sup> octobre 1849. (*Arch. Nat.* F<sup>17</sup>-20189.)

BOCAGE (*Pierre-François Touzé, dit*). — 6567<sup>D</sup>, 6615, 6655, 6666, 6779.

Cf. notice, t. IV, p. 891, et t. X, p. 849.

BONAPARTE (*Napoléon-Charles-Paul, dit* prince NAPOLÉON (Jérôme). — 6584<sup>D</sup>, 6736, 6766, 6851, 7046<sup>D</sup>.

Cf. notice, t. X, p. 849.

BORIE (*Victor*). — 6532, 6540, 6550, 6574, 6581, 6627, 6641<sup>D</sup>, 6680, 7152.

Cf. notice t. VI, p. 928, t. VIII, p. 774, et t. IX, p. 916.

BORNET (*Jacques*). — 7120<sup>D</sup>.

Directeur de théâtre ambulant, se disant « le Trouvère du XIX<sup>e</sup> siècle », qui courait les provinces avec ses filles Anna, Louise et Marie; a produit de nombreux recueils, dont : « Théâtre de l'avenir. *La Banqueroute* » comédie en 2 actes en vers, Paris, Librairie Centrale, qu'il enverra à G. S. de Rennes, en 1869. (Lov., E 3133, pièce 6). On a vu que son adresse fixe était 18, Villa Léonie à Montrouge.

BOST (*Ami-Isaac-David*). — 6801, 6824.

Ami Bost, né à Genève le 10 juin 1790, fut élevé chez les frères Moraves à Neuwied (Allemagne), étudiant en théologie

à Genève, puis pasteur suffragant à Moutiers-Grandval (canton de Berne). S'étant attaqué à la Compagnie des pasteurs de Genève, il se vit interdire par celle-ci. Il écrit alors *Histoire des frères moraves* (1831), *Histoire de l'établissement du Christianisme* (1838), *Lettres de Félix Neff* (1841).

Il exerça en France, à Asnières-lès-Bourges (1843), puis à Melun (1846-1849). Aumônier de la prison de Melun, il prit la défense des prisonniers révoltés et fut mis à pied. Il a publié plus tard l'ouvrage que G. S. a lu : *Mémoires pouvant servir à l'histoire du réveil religieux des églises protestantes de la Suisse et de la France* (Paris, C. Meyrueis, 1854-1855, 3 vol. in-8°).

Il est mort à La Force (Dordogne) le 24 décembre 1874. Un de ses descendants était l'écrivain Pierre Bost, décédé depuis peu.

BOUCOIRAN (Jean-Jules). — 6848, 6972.

Cf. notice, t. I, p. 999.

BOUFFÉ (Hugues-Marie-Désiré). — 6608.

Cf. notice, t. IV, p. 892.

BOURDILLIAT (Achille-Étienne). — 6702<sup>D</sup>, 6809.

Né à Paris le 16 mars 1818, Bourdilliat est le fondateur de la Librairie Nouvelle, avec son associé Jaccottet, et du périodique *Le Monde Illustré*. Il a publié plusieurs ouvrages de G. S. (*Mont-Revêche, Le Diable aux champs, La Guerre, Garibaldi, François, Comme il vous plaira.*)

Il est mort à Montfermeil (S.-et-O. aujourd'hui Seine-Saint-Denis) le 12 septembre 1882.

BOURGOING (Jeanne-Rose-Marie, dite Rozanne, Petit, Vve Joseph). — 6653<sup>D</sup>, 7088.

Cf. notice, t. III, p. 864, et t. IX, p. 916.

BOVIER-LAPIERRE (Pierre-Marie-Auguste). — 6669<sup>D</sup>.

Né à Montferrat (Isère) en 1808, il fit son droit à Paris, fut secrétaire d'Odilon Barrot, puis de Bernard de Rennes, procureur à la Cour royale de Paris. En 1833, il revint à Grenoble et se fit inscrire au barreau de cette cour. Il refusa en 1848 des nominations flatteuses, n'acceptant que les fonctions de conseiller municipal de 1848 à 1851. De son mariage avec Victoire-Hélène Bertrand d'Aubagne, il eut un fils et une fille : la perte prématurée de celle-ci en 1856 l'affligea beaucoup. Son fils Pierre (1837-1899) deviendra député de l'Isère.

Il est mort à Grenoble le 13 juin 1859.

BRANNECKER (baron de). — 6857<sup>D</sup>.

Nous n'avons pu recueillir aucune indication sur ce traducteur.

BURET (D...). — 6855<sup>D</sup>.

Auteur de *Esprit de vérité ou métaphysique des esprits, La vie de l'âme est amour* (Paris, A. Petit-Pierre, 1856, in-12). Nous ne savons rien de plus sur l'auteur. On a vu au n<sup>o</sup> 6855<sup>D</sup> un extrait de sa lettre, et le jugement de G. S. sur le livre. Il demeurait 27, rue de Buffon à Paris.

CAILLAUD (Anne-Joséphine Bauniat, Vve Pierre). — 6649, 6938.

Née à Neuvy-Saint-Sépulchre (Indre) le 18 mars 1817, fille d'André Bauniat, gendarme et d'Anne Vergne, elle a épousé le 17 juillet 1838, à Neuvy, Pierre Caillaud, menuisier. On a vu que celui-ci était mort le 23 décembre 1854, (cf. t. XII, p. 713) laissant trois enfants.

G. S. a pris sa veuve comme domestique.

CALAMATTA (Luigi). — 6625, 6968<sup>D</sup>.

Cf. notice, t. III, p. 865.

CALAMATTA (Marcelline-Claudine-Augustine, dite Lina). — 6977.

Elle est née à Paris à la Bibliothèque du Roi le 26 juin 1842, de Luigi Calamatta et d'Anne-Joséphine-Cécile Raoul-Rochette, dans une famille d'artistes et de savants. Elle est baptisée le 28 à Notre-Dame-des-Victoires : son parrain est le grand peintre Ingres, sa marraine Antoinette-Claude Raoul-Rochette, sa grand-mère, elle-même fille du sculpteur Houdon.

En 1855, la petite Lina (13 ans) ne sait pas encore qu'elle est destinée à jouer un grand rôle dans la famille Sand, par son mariage avec Maurice en 1862. Elle lui donnera trois enfants, Marc-Antoine, mort en bas âge, Aurore et Gabrielle.

Lina est morte à Paris le 2 novembre 1901, après avoir diligemment travaillé pour la mémoire de sa belle-mère; elle est enterrée à Nohant.

CAZEAUX (Jeanne-Antonine, dite Virginie). — 6665<sup>D</sup>.

Née à Tartas (Landes) le 9 mai 1807, fille de Pierre Cazeaux et de Jeanne Bourdieu, elle fut appelée à Paris vers 1814, par sa tante Victoire Bourdieu, gouvernante de l'abbé de Beaumont. C'est là qu'elle connut la jeune Aurore Dupin.

A la mort de l'abbé, à qui elle ferma les yeux à Brunoy en 1823,



elle se retira à Tartas, où elle tint une école de filles. C'est là qu'elle est morte le 21 septembre 1878.

Elle a laissé sur l'abbé de Beaumont un récit intéressant que G. S. a utilisé dans « Mon grand-oncle » (*Dernières pages*) et dont nous avons fait l'examen critique dans *Cœuvres autobiographiques*, t. II. p. 1410-1416.

CHAMPFLEURY (Jules-François-Félix Husson-Fleury, *dit*). — 6597, 6875, 7083<sup>D</sup>.

Cf. notice, t. XII, p. 740.

CHARAVAY (Jacques). — 6602.

Né à Lyon le 8 août 1809, Jacques Charavay fut d'abord huissier, puis libraire et marchand d'autographes. Il a lancé ce commerce devenu si florissant, fondé la science des autographes, et fait des ventes célèbres, publiant un Bulletin d'autographes qui connut 150 numéros.

Il est mort à Levallois-Perret (Seine) le 23 avril 1867.

Son frère cadet, Gabriel Charavay (1818-1879), publiciste et homme politique, en même temps que savant commentateur d'autographes, collaborait avec lui quand l'Empire ne lui réservait pas une place dans ses prisons. La maison Charavay fondée en 1830, continuée par Étienne (fils de Jacques) puis Noël Charavay, est aujourd'hui dirigée par M. Michel Castaing. Très nombreuses sont les lettres de G. S. qui ont laissé une trace dans ses catalogues.

CHARLES-EDMOND (Charles-Edmond CHOIECKI, *dit*). — 6568, 6862, 6946, 7011, 7058.

Polonais de naissance (il avait vu le jour à Wiski, dans le Palatinat de Podlachie le 16 novembre 1822), Choiecki avait dû quitter la Pologne en 1844, recherché pour des activités d'opposition à l'égard des occupants russes. Il avait collaboré à des feuilles de gauche : la *Revue indépendante*, signant encore Chojecki (mais à un moment où G. S. n'a plus un pied dans ce périodique), le *Peuple* et la *Voix du peuple* de Proudhon. Il ne conserve que ses prénoms pour signer ses 11 romans, les 9 pièces de théâtre qu'il fait jouer sur des scènes parisiennes, des récits de voyage, dont l'un, *Voyage dans les Mers du Nord*, retrace le voyage qu'il a fait comme secrétaire avec le prince Napoléon (Jérôme) jusqu'en Islande. Il fut l'ami de Flaubert, de Renan, de Sainte-Beuve, des Goncourt, et de beaucoup d'autres personnalités littéraires et politiques.

Directeur littéraire de la *Presse*, bibliothécaire en chef au Luxembourg, président du Conseil d'administration du *Temps*, chevalier de la Légion d'honneur en 1858, officier en 1869, il fut un personnage important de la seconde moitié du siècle, introduit dans tous les milieux.

Il avait épousé Marguerite-Julie Fridrich.

Il est mort à Meudon-Bellevue le 1<sup>er</sup> décembre 1899.

CHARTON (Édouard-Thomas). — 6578, 6604, 6864.

Cf. t. VIII, p. 780 et t. IX, p. 918.

CHATIRON (Émilie Devilleneuve, Vve Hippolyte). — 6552.

Cf. notice, t. II, p. 915.

CHATONET (Ernest). — 7101<sup>D</sup>.

Petit poète qui collaborait régulièrement en 1856 à *Jean qui pleure et Jean qui rit*. *Tribune des poètes*. Auteur de *Les Adieux* (Paris, Lemerre, 1885.)

CHATROUSSE (Émile-François). — 6648.

Né à Paris, dans l'île Saint-Louis, le 6 mars 1829, Émile Chatrousse entra dans l'atelier du sculpteur Rude en 1851. Il exposa dès 1853 au Salon où il obtint diverses récompenses en 1857, 1861, 1863, 1864, 1865 etc. Son œuvre est importante et l'on peut voir à Paris plusieurs de ses statues : au Louvre, aux églises Saint-Eustache et Saint-Leu, au Luxembourg, aux Tuileries, au Musée Carnavalet, à l'Hôtel de Ville, etc.

Il a aussi collaboré à l'*Artiste*, au *Pays*, à la *Patrie*.

Chevalier de la Légion d'honneur en 1878.

Il est mort à Paris, le 12 novembre 1896 et est inhumé à Montrouge.

CHÉRI (Rose-Marie Cizos, Mme Adolphe Lemoine-Montigny, dite Rose). — 6531, 6650, 6861, 7183.

Cf. notice, t. X, p. 854.

CICÉRI (Pierre-Luc-Charles). — 6982.

Il naquit à Saint-Cloud le 17 août 1782. Très doué pour le chant, il entra au Conservatoire à dix-sept ans et il se préparait à débiter à l'Opéra lorsqu'un accident de voiture lui fit perdre en partie la voix. Il étudia alors le dessin avec l'architecte Bellangé, devint un remarquable aquarelliste, mais se spécialisa

surtout comme peintre de décors de théâtre, genre où il n'avait pas de rivaux. Le succès de certains opéras devait beaucoup à ses merveilleux décors qui enthousiasmaient le public. Il fit de nombreux élèves et créa une école de décorateurs.

Son talent ne fut pas utilisé seulement au théâtre, mais aussi pour des cérémonies grandioses comme le sacre de Charles X. Chevalier de la Légion d'honneur en 1825, Cicéri épousa une fille du peintre Isabey.

Il est mort à 86 ans le 22 août 1868 à Saint-Chéron (S.-et-O., aujourd'hui Essonne).

CLAYE (Jules). — 7150.

Cf. notice, t. V, p. 861.

CLÉMENT (abbé Silvain). — 6810.

Né à Aigurande (Indre) le 16 août 1823, ordonné prêtre le 30 mai 1847, Silvain Clément fut vicaire à N.-D. de Châteauroux, puis professeur de rhétorique au Petit séminaire de Saint-Gaultier (Indre) avant d'être nommé le 7 septembre 1853 desservant à Lourouer-Saint-Laurent, tout près de Nohant. Il entra en relation avec G. S. à l'occasion de la mort de la petite Jeanne, en envoyant à la grand-mère des strophes émues. Celle-ci en fut d'autant plus touchée qu'elle avait trouvé l'attitude du curé de Vicq révoltante lors des obsèques de l'enfant.

Silvain Clément publia *Cluis et ses souvenirs*, signé C. d'Aigurande (La Châtre, Arnauld, 1855, in-8°) et plus tard, *George Sand — Souvenirs d'un curé de campagne*, dans la revue *La Quinzaine* du 1<sup>er</sup> juillet 1901.

Il quitta le 25 octobre 1857 Lourouer pour la cure de Savigny-Sancerre et finit chanoine titulaire de Saint-Étienne à Bourges où il est mort le 13 juin 1909.

CLERBOUT (Henri). — 6734, 6741.

Cf. notice, t. XII, p. 742.

CLÉSINGER (Jean-Baptiste, dit Auguste). — 6920.

Cf. notice, t. VII, p. 795.

CLÉSINGER (Solange Dudevante, Mme Jean-Baptiste). — 6533, 6542, 6573, 6575<sup>D</sup>, 6583, 6585, 6592, 6618, 6622, 6629<sup>D</sup>, 6638, 6676, 6677, 6706, 6714, 6721, 6737, 6755, 6803<sup>D</sup>, 6866, 6898, 6985, 6991, 7110, 7113, 7124, 7136, 7166, 7180, 7182.

Cf. notice, t. II, p. 990 (à DUDEVANT Solange).

COLLET-MEYGRET — CORRESP. NON IDENTIFIÉS 689

COLLET-MEYGRET (*Pierre-Marie-Hector*). — 6652, 6772<sup>D</sup>, 7038.

Cf. notice, t. XII, p. 742.

COLLIER (*Philippe*). — 6762.

Cf. notice, t. XII, p. 743.

CONSTANT (*N...*). — 6843<sup>D</sup>.

Concierge du théâtre de l'Odéon.

CORNU (*Albine-Hortense Lacroix, Mme Sébastien-Melchior*). — 7178.

Cf. notice, t. VII, p. 796.

CORNUAU (*Charles-Jules*). — 6671, 6701<sup>D</sup>.

Jules Cornuau, né à Saint-Amand-Montrond (Cher) le 16 septembre 1821, était le fils de Jean-Baptiste Cornuau, docteur en médecine et de Marie-Zoé Grillon de Villeclair; il commença sa carrière comme chef du cabinet du préfet de l'Indre en septembre 1839, devint chef de Division à la préfecture de la Manche, sous-préfet de Château-Gontier, préfet des Landes (30 octobre 1854) où le trouva la première lettre de G. S. Ensuite, après un passage au Ministère de l'Intérieur comme Secrétaire général (1858), il sera préfet de la Somme (1860), préfet de Seine-et-Oise (1869), et en même temps conseiller d'État. Il avait épousé Thérèse-Victoire-Berthe Vinchon, fille d'un peintre. Il est mort au château du Vau à Ballan (Indre-et-Loire) le 9 février 1903.

#### CORRESPONDANTS NON IDENTIFIÉS.

Mme \*\*\*, — 6555<sup>bis</sup>

Mme \*\*\*, corsetière. — 6656.

M\*\*\*. — 6701<sup>D</sup>.

M\*\*\*, écrivain. — 6727.

M\*\*\*, poète. — 6754, 6873.

Mlle \*\*\*. — 6794<sup>D</sup>.

M\*\*\*, militaire. — 6819.

M\*\*\*. — 6924<sup>D</sup>.

M\*\*\*, écrivain. — 6930.

M\*\*\*. — 6958.

M\*\*\*. — 6965.

M\*\*\*. — 6966.

M\*\*\*. — 7075.

M\*\*\*. — 7119.

DAVESNE. — Voir DUBOIS-D'AVESNE.

DECERFZ (Marie-Magdeleine-Victoire-*Aimée* Lemut, Mme Joseph). — 6580, 7133.

Cf. notice, t. XII, p. 744.

DELACROIX (Eugène). — 6757, 6816, 6823, 7008, 7020, 7027.

Cf. notice, t. II, p. 917.

DELATOCHE (Charles-Alexandre). — 6719.

Cf. notice, t. VIII, p. 782.

DELAVAU (François-*Charles*). — 6852.

Cf. notice, t. VI, p. 934.

DENIS (Achille). — 7090, 7146.

Rédacteur en chef du *Messenger des Théâtres*, puis, après la mort de Pommereux, en octobre 1857, de la *Revue et Gazette des théâtres*. A été également secrétaire du théâtre de l'Opéra-Comique.

DESPLANCHES (Marie-Théodore). — 6993<sup>D</sup>.

Né à Paris le 10 brumaire an VI (31 octobre 1797) d'Antoine Desplanches et de Marie-Geneviève Cabot, embrassa la profession de tailleur. En même temps il adhéra aux doctrines saint-simoniennes. On le trouve parmi les fondateurs du journal *l'Union*. Il assista le 2 septembre 1864 aux obsèques de Prosper Enfantin dans le groupe de tête. A plusieurs reprises il écrivit à G. S., avec laquelle il entra en relations autres qu'épistolaires, puisque le 27 octobre 1865, on le voit signer la convention passée entre G. S., son fils et les parents de Manceau.

Son magasin était 5, rue de la Monnaie.

En juillet 1868, G. S. écrit à un ami que Desplanches se meurt. Il a dû disparaître vers cette époque.

DEVOISIN (Anne-Caroline-Joséphine, dite Anna, Husson, Mme Joseph). — 6670, 6780, 6901, 7148.

Cf. notice, t. X, p. 858.

DOUCET (Charles-*Camille*). — 6837, 6872, 6916, 6918, 6925, 6949, 7042, 7044, 7051.

Cf. notice, t. XII, p. 745.

DUBOIS (Charles-Hippolyte) *dit* DUBOIS D'AVESNES). — 7002.

Né à Avesnes (Nord) le 25 décembre 1800, il entra au Conservatoire et obtint même un premier prix de tragédie en 1821. Il débuta à l'Odéon dans *Méropé* le 29 octobre 1822, sans être engagé, y redébuta le 20 septembre 1830. Mais son extérieur ingrat (il était de petite taille) et une voix faible ne lui permirent pas de réussir comme acteur. Il se fit auteur dramatique et écrivit plus de soixante pièces, souvent en collaboration.

Il sera régisseur général de la Comédie-Française de 1850 à 1873. Il est mort à Paris le 29 juin 1874.

DUDEVANT-SAND (Maurice). — 6588, 6591, 6598, 6658, 6681, 6687, 6707, 6709, 6715, 6829, 6833, 6835, 6839, 6845, 6847, 7109, 7126, 7130, 7135, 7143, 7149.

Cf. notice, t. I, p. 1004.

DUMAS (Alexandre) fils. — 6888, 6981, 7025<sup>D</sup>.

Cf. notice, t. X, p. 859.

DUMAS (Marguerite-Joséphine Ferrand, *dite* Ida Ferrier, Mme Alexandre). — 6620, 6628, 6633, 6637, 6673, 6768, 6805, 6877, 6894, 6928, 7017, 7033, 7066, 7161.

Cf. notice, t. V, p. 867.

DUMONT-RICHER (N...). — 6645<sup>D</sup>.

Nous n'avons aucun renseignement sur cet architecte dont le nom ne figure pas dans les ouvrages spécialisés.

DUPLOMB (Pierre-Adolphe). — 7001.

Cf. notice, t. I, p. 1007.

DUPRAT (Pierre-Pascal). — 6697.

Cf. notice, t. XII, p. 747.

DUPUIS (Adolphe-Charles). — 6722<sup>D</sup>.

Cf. notice, t. X, p. 860.

DUVERNET (Charles-Benoist). — 6590, 6675, 6811, 6889, 7056, 7078, 7092, 7138, 7142.

Cf. notice, t. I, p. 1008.

DUVERNET (Françoise-Eugénie Ducarteron, Mme Charles). — 6889, 7078, 7092, 7142.

Cf. notice (de Charles Duvernet), t. I, p. 1008.

EMPIS (*Adolphe-Dominique-Florent-Joseph Simonis, dit*). — 7049, 7055, 7061, 7099<sup>D</sup>, 7102<sup>D</sup>.

Né à Paris le 29 mars 1795, auteur de nombreuses pièces oubliées, la plupart en collaboration, librettiste d'opéra, poursuivant en même temps une carrière administrative au ministère de la Maison du Roi, il avait été élu à l'Académie française le 11 février 1847. Chevalier de la Légion d'honneur avant 1830, officier en mai 1856, commandeur en janvier 1860 : tout cela fait une jolie carrière de fonctionnaire-auteur, bien vu du pouvoir et du public.

En février 1856, on pense à lui pour succéder à Arsène Houssaye au poste de directeur de la Comédie-Française, qu'il devait occuper avec efficacité. Son départ (en octobre 1859) est tout à son honneur : il résista à un ministre qui voulait faire accéder au sociétariat une actrice dont les mérites (sur la scène) ne paraissaient pas suffisants au directeur. Invité à présenter sa démission, il s'y refusa et attendit d'être destitué. On lui donna une compensation : Inspecteur général des bibliothèques, en février 1860.

Son nom véritable était Simonis, mais il avait été autorisé en 1856 à prendre celui d'Empis, immortalisé par le distique de Victor Hugo :

Laurent-Pichat, virant, coup hardi, bat Empis.

Lors Empis, chavirant, couard dit : Bah ! tant pis.

Il est mort à Bellevue commune de Meudon (S.-et-O., aujourd'hui Hauts-de-Seine) le 11 décembre 1868.

FÉLIX (*Sophie, dite Sarah*). — 6589, 6609.

Cf. notice, t. XII, p. 747.

FLEURET (*Pierre-Gabriel*). — 6778<sup>D</sup>.

Cet acteur, qui joua dans deux pièces de G. S., *Mauprat* (rôle de Marcasse), *Maître Favilla* (rôle de Franz l'intendant), était né à Paris le 29 juillet 1820. Il avait débuté à l'Odéon en 1850, était passé à la Porte-Saint-Martin en 1858, revenu à l'Odéon en 1855. Il est mort à Alger le 24 décembre 1856.

FLEURY (*Laure Decerfz, Mme Alphonse*). — 6782.

Cf. notice, t. I, p. 1002 (au nom de DECERFZ).

FONTANA (*Julian, dit Jules*). — 6685<sup>D</sup>.

Cet ami de Chopin, compositeur et professeur de piano, son condisciple dans la classe d'Elsner à Varsovie, était né en Pologne en 1810. Émigré après la révolte de 1831, il vécut à

Paris et à Londres. Chopin qui l'aimait beaucoup lui a dédié les deux Polonaises, op. 40. Il recourait souvent à ses bons offices pour toutes sortes de motifs, comme le montre la correspondance de Chopin où Fontana occupe souvent le rôle de factotum et de copiste.

Fontana avait fait un riche mariage à La Havane (vers 1841) et résidé quelques années à New York. Il revint en France en 1852, après la mort de Chopin, perdit sa femme et sa fortune. Il a publié en 1855 les *Œuvres posthumes* de Chopin (op. 66-74) qu'on l'a critiqué d'avoir mis au jour et... altérées (Édouard Ganche, *Dans le souvenir de Chopin*, p. 214 sqq.).

Devenu sourd et dans la misère, il devait se suicider à Paris le 31 décembre 1869.

Récemment, un libraire parisien a mis sur son catalogue un curieux exemplaire du livre de Liszt sur Chopin, annoté par Fontana de manière vengeresse. Le faux-titre et le titre, par exemple, étaient ainsi corrigés : « *Très grande fantaisie, sur F. Chopin, par F. Liszt* » « *Pot pourri sur des motifs de F. Chopin composé par F. Liszt.* »

FORGUES (Paul-Émile DAURAND). — 6696.

D'une naissance irrégulière, fils d'Eugène d'Arnaud de Vitrolles, Forgues a été déclaré sous le nom de Louis-Eugène d'Aurand (anagramme d'Arnaud) à Paris le 20 avril 1813. Il a été adopté par Vitrolles (arrêt de la cour d'appel de Paris du 10 août 1845). Après des études de droit, il entra dans le journalisme. Il a beaucoup écrit, souvent sous les pseudonymes Old Nick et Tim. Alternant le genre satirique et la critique sérieuse, il collabora au *Charivari*, à l'*Illustration*, à la *Revue de Paris*, à la *Revue des Deux Mondes*, publia en 1845 *La Chine ouverte* avec illustrations d'Auguste Borget. Il fut également le traducteur de nombreux romans anglais célèbres (*Jane Eyre*, *Shirley*, etc.) ou américains (*La case de l'Oncle Tom*, *La Lettre rouge*, etc.). Il fut chargé par Lamennais de l'édition de ses *Œuvres posthumes* et par Vitrolles de ses *Mémoires*.

Il avait épousé le 13 mars 1844 Marie-Athénaïs Paulinier, nièce d'Alfred Le Barbier de Tinan (voir notice de ce dernier, t. XII, p. 754).

FOULD (Achille-Marie). — 6560, 6871<sup>D</sup>.

Cf. notice, t. XII, p. 748.



FOURNIER DE VIRGINIE (N...). — 7175.

Inconnu. On serait tenté de flairer un escroc dans ce « premier secrétaire de la chanoinesse Lady R... »

FREPPA (Giovanni). — 6720<sup>D</sup>.

Antiquaire florentin qui tenait une galerie d'art 890, via dei Rondinelli. Il aurait redécouvert la technique de la maïolique. G. S. lui a consacré dans la *Presse* du 5 juillet 1853 une longue étude recueillie plus tard dans *Souvenirs et impressions littéraires*, p. 215-238.

Mais Freppa ne méritait peut-être pas tant d'honneur, car une certaine histoire de contrefaçon d'œuvre d'art racontée par Paul Eudel dans son livre *Le truquage*, p. 171-177 et 409-412 lui donne un rôle assez louche.

GABAUD (François). — 7169.

Cf. notice, t. XI, p. 777.

GANNEVAL (*Auguste-Louis*). — 6539<sup>D</sup>, 6572<sup>D</sup>.

Cf. notice, t. XII, p. 748.

GAUTIER (Pierre-Jules-*Théophile*). — 6934, 6944, 7016, 7085<sup>D</sup>.

Cf. notice, t. XII, p. 749.

GIRARD (Paul). — 7156<sup>D</sup>.

Versificateur sans talent, né vers 1820, dont on ne sait rien de plus que ce qui figure au carnet de G. S.

GIRARDIN (Émile de). — 6579, 6613, 6654, 6678, 6688, 6690, 6693, 6704, 6712, 6724<sup>D</sup>, 6770, 6796, 6841, 6849, 6850, 6859, 6879, 6921, 6935, 6941, 6973, 6994, 7001<sup>bis</sup>, 7005, 7009, 7010, 7013, 7026, 7028, 7043, 7045, 7064, 7082, 7095, 7100, 7104, 7105, 7118, 7151, 7160, 7164, 7172.

Cf. notice, t. VII, p. 802.

GIRARDIN (Delphine Gay, Mme Émile de). — 6555, 6612.

Cf. notice, t. XII, p. 750.

GIRERD (Pierre-Joseph-*Frédéric*). — 6881, 7054, 7163.

Cf. notice, t. II, p. 924.

GIRERD (Marie-Anne-Élisabeth, dite Anna Bonabeau, Mme Frédéric). — 7163.

Fille de Jacques Bonabeau, avoué, elle naquit à Nevers le

19 août 1807, épousa en 1827 Frédéric Girerd dont elle resta veuve en 1859. Elle est morte à Nevers le 23 juin 1871.

GRAMACCINI (Noël-Étienne-Joseph). — 7121<sup>D</sup>.

D'origine italienne, né à Jési (États pontificaux) le 25 décembre 1806, mais naturalisé français, Gramaccini, docteur de l'Université de Bologne et de la Faculté de médecine de Montpellier (1840) a été médecin militaire de 1831 à 1861 dans diverses affectations. Quand il écrit à G. S. il est médecin-major, médecin-chef de l'hôpital militaire de Maubeuge. Un de ses ouvrages, *La Perpétuité de la morale humaine, entretiens populaires* (Saint-Omer, Lagier, 1850) était dans la bibliothèque de G. S. (lot 719).

Il était chevalier de la Légion d'honneur depuis le 24 octobre 1848. Lorsqu'il fut mis à la retraite, en 1861, il se retira à Lille (*Service historique de l'armée*).

GRIMAL (César). — 6815<sup>D</sup>.

Avocat à Lille, a écrit deux lettres à G. S., où il donne comme adresses 52, rue des Arts, à Lille (13 juillet 1855) et 15, rue de Béziers, Pézenas (Hérault) (5 septembre 1855).

GUÉRIN (Alexandre). — 6586.

Originaire de Troyes, auteur de 35 petits recueils poétiques. Rédacteur en chef (éphémère) de l'*Aigle*, journal bonapartiste, pendant les trois premiers mois de 1856. Demeurait 62, rue Pigalle à Paris. Nous n'avons pu vérifier s'il avait dédié une de ses œuvres à G. S.

GUTMANN (Adolf). — 6708<sup>D</sup>.

Cf. notice, t. VII, p. 805.

HACHETTE (Louis-Christophe-François). — 6682, 6732<sup>D</sup>, 6869.

Le créateur de la Librairie Hachette est né à Rethel (Ardennes) le 5 mai 1800. Entré en 1819 à l'École normale supérieure, il terminait ses études lorsque l'École fut licenciée, en 1822, et les élèves exclus de toute possibilité d'enseigner. Il se fit précepteur pendant quelques années, tout en étudiant le droit, puis acheta en 1826 une petite librairie. Grâce à la loi de 1833 sur l'enseignement primaire, son entreprise prit un grand développement, pour satisfaire aux besoins nouveaux. On sait ce qu'est devenue cette maison d'édition par la suite. La première Mme Hachette, née Barbedienne, étant morte du choléra en 1832, il se remaria avec une veuve, Mme Auzat.

Il avait deux fils, Alfred et Georges, une fille, Louise, qui épousa Émile Templier. La fille de Mme Auzat épousa Louis Breton. Fils et gendres furent associés à la direction de l'immense empire créé par Hachette, qui mourut le 31 juillet 1864 au château du Plessis-Piquet, près de Sceaux.

HAUSSMANN (Georges-Eugène, baron). — 7047.

Cf. notice, t. IV, p. 908.

HENRY (Joseph). — 7159.

Auteur de l'attentat du 29 juillet 1846 contre le roi Louis-Philippe. Il était né à Charmes-Saint-Valbert (Hte-Saône) vers 1795. Venu à Paris en 1811 avec son père, il s'était établi patron serrurier (il avait 17 ouvriers au moment de l'attentat) mais, mal gérée, son affaire périlait. Pour la remonter, il écrivit à Rothschild afin d'emprunter 25 000 francs. Le banquier ne répondit pas. Henry sollicita alors le roi, sans plus de résultat. Il semble qu'il ait été atteint du délire de la persécution et que ce soit pour cette raison, et non pour des motifs politiques, qu'il tira sur Louis-Philippe deux coups de pistolet qui n'atteignirent personne. (*Acte d'accusation de la Cour des Pairs*, B. N., 4<sup>o</sup>Lb<sup>51</sup> 4190.)

HETZEL (Pierre-Jules). — 6551, 6683, 6684, 6703, 6725, 6786  
6808, 6853, 6868, 6900, 7140, 7144, 7162.

Cf. notice, t. V, p. 872.

HOUSSAYE (Arsène Housset, *dit*). — 6890<sup>D</sup>, 6896, 7014.

Cf. notice, t. VI, p. 940.

HUGENS (Mme). — 6545.

Cf. notice, t. XII, p. 752.

HUGO (*Victor-Marie*). — 7177.

Il peut paraître étrange que nous soyons arrivés au tome XIII sans avoir trouvé l'occasion de consacrer une notice à Victor Hugo, alors que ces deux grands écrivains du XIX<sup>e</sup> siècle sont étroitement contemporains : V. Hugo est né (à Besançon) le 26 février 1802 et G. S. le 1<sup>er</sup> juillet 1804. Mais il y a un grand décalage entre leurs débuts : lorsque paraît *Rose et Blanche*, V. Hugo est déjà à la tête d'une œuvre importante et fait figure de chef d'école. En outre, G. S. a été pendant longtemps

rétive à la poésie de Hugo et même à l'homme-Hugo. On l'a vu dans certaines lettres de jeunesse à Laure Decerfz, d'autres plus tardives à Poncy. En 1845, son article sur la réception de Sainte-Beuve à l'Académie (*Questions d'art et de littérature*, p. 201) contenait à l'adresse de Victor Hugo plus de traits satiriques que de compliments. On ne sait ce qu'en pensa le poète.

Il faut dire aussi que l'orientation politique de l'un était inverse de celle de l'autre. Mais à partir de 1855, le ton change. Les deux écrivains se rapprochent. Politiquement et socialement, Hugo a fait beaucoup de chemin. On verra, dans les tomes ultérieurs de la *Correspondance*, la naissance d'une amitié. Amitié révérencieuse de part et d'autre, qui n'atteint jamais à la familiarité. Amitié épistolaire et à distance (au propre et au figuré) : ils ne se rencontrèrent pratiquement jamais ; en 1865, G. S. dira à Claretie qu'elle a vu Hugo chez Custine, mais ne lui a jamais parlé (J. Claretie, *Portraits contemporains*, p. 238). Elle avait l'intention de lui dédier *Valentine* si l'édition projetée en 1875 avait vu le jour. Voici le texte qu'elle avait préparé : « A Victor Hugo. Ce n'est qu'une fleurette sauvage, cueillie dans la jeunesse. Laissez-moi la mettre dans l'ombre de l'arbre géant qui féconde et préserve, sous l'abri de la grande amitié qui bénit et encourage. — Nohant, juin 75. » (B. H. V. P., Fonds Sand, N 8.)

Le poète survivra à la romancière et mourra, entouré de gloire et de vénération, le 22 mai 1885 à Paris.

HUGO (Adèle Foucher, Mme Victor). — 7145.

Le 12 octobre 1822, le jeune Victor Hugo, poète déjà conscient de sa gloire future bien qu'il ait de peu dépassé les vingt ans, épouse à Saint-Sulpice Adèle Foucher, belle brune à l'œil espagnol, dont il est amoureux, et aimé, depuis plus de trois ans. Fille d'un chef de bureau au ministère de la Guerre, elle est née à Paris le 28 novembre 1803.

Hélas ! les amours juvéniles ne sont pas toujours assurées de la durée.

Dix ans plus tard, la gloire était venue, plusieurs enfants étaient nés, mais la grande passion, où était-elle ? Adèle avait écouté le cauteleux Sainte-Beuve, et Victor, à qui elle se refusait, allait prendre une première maîtresse, la ravissante Juliette Drouet... avant bien d'autres. Certaines réticences de Sainte-Beuve semblent prouver que G. S. avait éveillé la jalousie d'Adèle (cf. t. II, p. 319, n. 2, par exemple).

Adèle demeura dans l'ombre, avec une certaine humilité, la compagne du grand homme; après le coup d'État, elle partagea son exil, au moins en partie, ce qui fut méritoire. Il faut lire dans *Olympio ou la vie de Victor Hugo*, d'André Maurois, le détail de cette vie qui ne fut pas gaie tous les jours. Elle-même écrivit un gros ouvrage en deux volumes : *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie* (1863).

Elle est morte à Bruxelles, d'apoplexie, le 27 août 1868.

JACCOTTET (C.). — 6702<sup>D</sup>, 6809, 7096.

Éditeur, associé d'Achille Bourdilliat, avec qui il fonda la Librairie nouvelle que devait absorber par la suite Michel Lévy. Jaccottet a été directeur du *Paris-Journal*, administrateur de *l'Événement*.

JACQUE (Charles-Émile). — 6538.

Cf. notice, t. XII, p. 752.

JANIN (Gabriel-Jules). — 6858.

Cf. notice, t. III, p. 878.

JOS (Geneviève, dite *Ursule*, Godignon, Mme Jean). — 6961, 6962, 6963, 6964.

Cf. notice, t. VIII, p. 807.

JUGE (Jules). — 6605<sup>D</sup>.

Médecin à Aouste, par Crest, (Drôme). Auteur de *Les Chemins à roulette* (Paris, Donnaud, 1860), *De la restauration de l'industrie séricicole* (Valréas, impr. de Jabert, 1860).

LABBÉ (Victor). — 7071.

Négociant à Paris, 179, rue Saint-Martin, d'après la suscription. Le Bottin de 1855, à cette adresse, indique : Simonne Labbé et C<sup>ie</sup>, toiles et sarraux.

LA FIZELIÈRE (Albert-André Patin de). — 6892<sup>D</sup>.

Né à Marly (Moselle) le 7 août 1819, La Fizelière a collaboré notamment à *l'Artiste*, au *Siècle*, à *l'Illustration*, au *Magasin pittoresque* etc, dirigé le *Bulletin de l'Ami des Arts*, la *Tribune dramatique*, fondé la *Chronique des Beaux-Arts*, une revue politique : *Notre histoire*, publié plusieurs ouvrages d'histoire et de bibliographie, notamment un « Essai de Bibliographie de

Baudelaire » (1868). Il avait épousé Sara Bouclier, traductrice de romans anglais. Il est mort à Paris en février 1878.

LAFONTAINE (Louis-Marie-Henri Thomas, *dit*). — 7022.

Cf. notice, t. XI, p. 781.

LAMBERT (Alexandre-Stanislas). — 6781<sup>D</sup>.

Cf. notice, t. VIII, p. 789, et t. IX, p. 928.

LAMBERT (Louis-Eugène). — 6623, 6635<sup>D</sup>, 6831, 6909.

Cf. notice, t. X, p. 866.

LANFREY (Pierre). — 6594.

Pierre Lanfrey, né à Chambéry le 26 octobre 1820, a publié plusieurs ouvrages historiques et politiques : *L'Église et les philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle* (1851), *Essai sur la Révolution française* (1858), *Histoire politique des papes* (1860), *Études et portraits politiques* (1863) et surtout *Histoire de Napoléon I<sup>er</sup>* (1867-1875), 5 volumes. Élu député du Rhône en 1871, il fut nommé ministre plénipotentiaire de France à Berne en octobre de la même année, démissionna en 1873, revint à la Chambre dans les rangs de la gauche, fut élu sénateur à vie en décembre 1875.

Solange Clésinger qui fut en relation avec lui, lui soumettait ses essais littéraires et historiques.

Il est mort à Pau le 15 novembre 1877.

On trouve dans les *Souvenirs littéraires* de Maxime du Camp (t. II, p. 272-276) des pages intéressantes sur cet homme estimable, écrivain de qualité à qui la postérité n'a pas fait la place qu'il méritait.

LARCHER (Louis-Julien). — 6821.

Compositeur d'imprimerie, excellent prote de la maison Larousse, où il dirigea la mise en pages du *Grand dictionnaire universel du XIX<sup>e</sup> siècle*, il fut en même temps auteur de nombreux ouvrages de compilation, des dictionnaires, des extraits tirés des auteurs anciens et modernes du genre : *Les Hommes jugés par les femmes*, *Les Femmes jugées par les hommes*, *l'Esprit des grands écrivains du XIX<sup>e</sup> siècle*, etc. La liste, qu'on trouve dans le *Grand dictionnaire*, est imposante.

Larcher était né à Chamont près de Senlis en 1808. Il est mort en 1865.

LASNIER (Silvain). — 6822.

Cf. notice, t. III, p. 882.

LAURENT (*Marie-Thérèse* Allioux-Luguet, Vve Pierre). — 6797<sup>D</sup>, 6883, 7041.

Cf. notice, t. XII, p. 753.

LE BOYS DES GUAYS (Jacques-François-Étienne). — 6565, 6899.

Cf. notice, t. XI, p. 782.

LECONTE DE LISLE (*Charles-Marie* Leconte, dit). — 6832<sup>D</sup>

Originaire de Saint-Paul (La Réunion) où il était né le 23 octobre 1818, le jeune poète vint en France, chez un oncle qui habitait Dinan. Il admirait beaucoup G. S. et il envoya même en octobre 1839 à la *Revue des Deux Mondes* des vers exaltés *A George Sand*, signés « C. Leconte de Lisle, créole de Bourbon », vers qui ne furent pas publiés (et qui ne le méritaient pas). Un autre long poème, *Lélia dans la solitude*, fut inséré dans *La Variété*, revue éditée à Rennes en 1840 (4<sup>e</sup> livraison). Un article signé A. Léonce, (même revue, 2<sup>e</sup> livraison) mais qui est de lui, avait donné des conseils à l'auteur de *Cosima*. Dans une des pièces des *Poèmes barbares*, « La Fontaine aux lianes », l'inspiration de *Lélia* est manifeste.

La bibliothèque de G. S. contenait plusieurs de ses ouvrages dédiés : *Poèmes antiques* (1852), *Poèmes et poésies* (1855) envoyés ensemble fin 1855 ; les traductions d'Hésiode, Théocrite, et autres (1869) ; celles d'Homère, d'Eschyle (1872). De ces derniers volumes G. S. parlera dans le *Temps* du 31 juillet 1872 avec de beaux éloges.

Vers 1867, il se fit présenter rue des Feuillantines par Armand Silvestre, qui a raconté l'entrevue, où peu de paroles furent échangées : un exemple de plus de la paralysante timidité de G. S. (*L'Écho de Paris*, 21 juillet 1894.)

Le poète, qui a exercé longtemps les fonctions de sous-bibliothécaire à la Bibliothèque du Luxembourg, fut élu à l'Académie française le 11 février 1886. Il avait eu la croix le 9 août 1870 et la rosette le 12 juillet 1883.

Il est mort à Louveciennes (S.-et-O., aujourd'hui Yvelines) le 17 juillet 1894.

LEMOINE-MONTIGNY (*Auguste-Adolphe* Lemoine, dit). — 6548, 6566, 6650, 6861, 6907, 7037, 7057, 7115, 7141.

Cf. notice, t. X, p. 867.

LEMOINE-MONTIGNY (Mme). — Voir : CHÉRI (Rose).

LÉONARD (Antonia Sitches-Mendi, Mme Hubert). — 6893.

Antonia Sitches, née à Talavera-de-la-Reina (Espagne) le 20 octobre 1827, était cousine germaine de la Malibrant et de Pauline Viardot. Très belle, et douée d'une voix superbe, elle fit une carrière de cantatrice.

Elle avait épousé le 6 août 1849 à Bruxelles Hubert Léonard (1819-1890) compositeur et violoniste belge, premier professeur de violon au Conservatoire de Bruxelles. Elle est morte à Maisons-Laffitte (S.-et-O., aujourd'hui Yvelines) le 21 juin 1914.

LEROY (Marie-Zoé). — 6596.

Cf. notice, t. I, p. 1011.

LEROYER DE CHANTEPIE (Marie-Sophie). — 6601.

Cf. notice, t. III, p. 883.

LÉVY (Michel). — 6929.

Cf. notice, t. X, p. 868.

LIMAYRAC (Paulin). — 6558<sup>D</sup>, 6593<sup>D</sup>, 6668<sup>D</sup>, 6698.

Cf. notice, t. XII, p. 755.

LISZT (Franz). — 6836, 6840.

Cf. notice, t. II, p. 927.

LOUBENS (Jean-Joseph-Émile). — 6549.

Fils du professeur d'écriture d'Aurore Dupin, il naquit à Toulouse le 20 thermidor an VII (7 août 1799), devint professeur de l'enseignement libre et maître de pension. Auteur de manuels et d'ouvrages pédagogiques.

Il est mort à Paris le 9 mars 1889.

LUGUET (Dominique-Alexandre-Esprit Bénéfand, dit René). — 6793.

Cf. notice, t. IX, p. 930.

LUGUET (Caroline Allan-Dorval, Mme René). — 6606, 6953, 7041, 7171.

Cf. notice, t. IX, p. 930.



LUGUET (*Marie-Caroline-Jeanne-Antoinette*). — 6884.

Deuxième enfant de René Luguët et de Caroline Allandorval, elle est née le 12 décembre 1844. Elle vint plusieurs fois à Nohant et joua sur la petite scène. Elle fit carrière dans l'enseignement et épousa son cousin Charles Laurent dont elle eut une fille, Marthe, née le 14 juillet 1876. Elle a dû mourir vers 1931.

MABILLE (*Mélanie*). — 7168<sup>D</sup>.

Nous avons vainement cherché les traces de cette « obscure personne de province » à Nazelles, près d'Amboise, où elle habitait lorsqu'elle écrivait à G. S.

MACREADY (*William-Charles*). — 7089.

Cf. notice, t. VI, p. 946.

MAGNIANT (*Jean-Baptiste*). — 6856<sup>D</sup>.

Né à Bourges le 15 janvier 1810, il a fait carrière dans l'enseignement, sous-maître à Paris et au Mans, puis instituteur chargé de l'école primaire supérieure de Bourges (1834-1842), sous-inspecteur primaire (1842-1850), inspecteur primaire à Saint-Amand-Montrond (Cher) de 1850 à 1870.

MAGNY (*Modeste*). — 7039.

Né à Montmort (Marne) le 15 novembre 1812, fils de Modeste Magny et de Victoire-Adélaïde Michel, Magny a atteint une célébrité dans l'histoire du Paris gourmand, à cause notamment des diners qui réunissaient dans son établissement tous les quinze jours, le lundi, quelques célébrités de l'époque (Sainte-Beuve, Renan, Flaubert, Gautier, les Goncourt, George Sand, Paul de Saint-Victor, etc.). Le premier « dîner Magny » eut lieu le 22 novembre 1862, mais G. S., lorsqu'elle était à Paris, avait depuis longtemps ses habitudes dans ce restaurant situé 3, rue Contrescarpe-Dauphine (aujourd'hui rue Mazet). On verra souvent apparaître ce nom dans la *Correspondance*. Un écrivain anglais, disparu depuis, a consacré tout un livre à ces fameux diners (Robert Baldick, *Les Dîners Magny*, Denoël, 1972).

Modeste Magny, qui avait épousé le 8 décembre 1846 Laure Brébant, la fille d'un autre restaurateur connu, est mort à Paris le 19 avril 1877. Un fils Magny deviendra sénateur, un petit-fils préfet.

MANGIN (Antoine). — 6621.

Mangin était préfet de police à Rome lorsque G. S. y séjourna en 1855. Elle le rencontra à six reprises, attestées par le journal du voyage. Son nom est cité dans *La Daniella*.

Ce qu'on sait de lui se réduit à peu de chose, aucun dossier n'étant conservé aux Archives nationales. Né en 1812, il fut d'abord secrétaire de son oncle, préfet de police de Paris en 1829-1830 (Jean-Henri-Claude Mangin, 1786-1835). Préfet de police français à Rome de 1849 à 1865 (pour comprendre cette anomalie apparente, se rappeler que les troupes françaises occupaient les États de l'Église de 1849 à 1870). La fin de sa vie fut péniblement affectée, d'abord par la mort de sa fille unique, puis par celle de sa femme, née comtesse Wielhorska, le 15 juin 1865. Il lui survécut de peu, mourant à Rome le 24 juillet suivant. Il serait enterré dans l'église Saint-Claudes-Bourguignons.

MANIN (Daniele). — 7073.

Né à Venise le 13 mai 1804. Descendant d'un doge, il avait pris en mars 1848 la tête du mouvement de libération, et était devenu Président de la République de Venise. Mais le retour des Autrichiens le 22 août 1849 le contraignit à l'exil. Il vécut désormais à Paris, pauvrement, en donnant des leçons d'italien. G. S. ne paraît pas l'avoir rencontré pendant son séjour à Venise en 1834, mais elle avait connu sa sœur, la belle Arpalice, maîtresse de Pagello. En mars 1857, elle aura avec lui une vive polémique à propos d'une page de *La Daniella*.

Manin est mort à Paris le 22 septembre 1857.

MARTIN (Fulbert). — 6559.

Cf. notice, t. IX, p. 931.

MARTIN (Henri). — 7077, 7167<sup>D</sup>.

Cf. notice, t. V, p. 884 et t. IX, p. 932.

MARTINEAU-DESCHEZ (Gaston). — 7072.

Cf. notice, t. III, p. 888.

MAUDUIT (Marie). — 6791, 6825, 6844, 6870<sup>D</sup>, 6906, 6933, 6950, 7064, 7065.

Jeune et jolie Bretonne, sur laquelle on n'a d'autres renseignements que ceux apportés par les lettres de G. S. Elle avait été institutrice primaire, et cherchait une situation à Paris. G. S. la recommanda à des directeurs de théâtre et à Girardin, lui

fit obtenir un emploi de figurante à l'Odéon et au Théâtre français, et casa également son mari.

MAZZINI (Giuseppe). — 6546<sup>D</sup>.

Cf. notice, t. V, p. 885.

MICHELET (Jules). — 6880.

Cf. notice, t. VI, p. 947.

MIRÈS (Jules-Isaac). — 6705, 6730<sup>D</sup>, 7107.

Né à Bordeaux le 9 décembre 1809, de famille israélite, Mirès, de simple petit courtier d'agent de change qu'il était en 1848, devint en peu d'années un grand banquier, brassant des millions, fondant des sociétés financières multiples, soumissionnant des emprunts d'État, commanditant des houillères, la Société des ports de Marseille, les chemins de fer romains, acquérant et dirigeant des journaux (*Le Conseiller du peuple*, le *Journal des chemins de fer*, le *Pays*, le *Constitutionnel*, la *Presse*). Prince de l'agiotage, d'une activité dévorante, grand avaleur de kilomètres, ceux qui l'ont approché parlent à son propos de tourbillon. Avec cela, d'une éloquence toute méridionale et grand doreur de pilules. Sa devise pourrait être *Quo non ascendam?* Lorsqu'il marie sa fille, Marie, au prince de Polignac le 5 juin 1860, un joli mot court Paris : le prince, à qui on reproche son alliance, répond qu'il a du *sang pour deux* et que son beau-père a du *trois pour cent*. La Légion d'honneur étoile la poitrine du nabab.

Mais la roche Tarpéienne est près du Capitole... En février 1861, Mirès est jeté en prison, mis au secret; on lui reproche des malversations comme gérant de la Caisse générale des chemins de fer. Il est condamné le 1<sup>er</sup> juillet 1861 à 5 ans de prison. La Cour de cassation casse l'arrêt et renvoie devant la Cour de Douai qui annule la condamnation et réhabilite Mirès. Mais ce n'est pas fini, il tentera de refaire sa fortune, se battra comme un lion contre des rivaux acharnés, contre ses juges, sera condamné à nouveau pour outrages à magistrat. Il est mort le 6 juin 1871 à Marseille, ruiné.

MONCKTON-MILNES (Richard). — 7068.

Cet aristocrate anglais « a good — natured old fellow » (Swinnburne) mais fort potinier, né à Londres le 19 juin 1809, s'est toujours intéressé à la France et aux Français. Il fut l'ami de Mérimée, en relation avec Guizot, Lamartine, Vigny, Montalembert, Hugo, Mignet, Thiers, Renan, Zola, etc. C'est lui qui

avait invité en 1848 Mérimée avec Tocqueville et G. S. (voir t. VIII, p. 590, n. 1).

G. S. le revoit à Paris en avril 1856.

En juillet 1863, il sera fait pair par la reine Victoria avec le titre de Lord Houghton.

Il sera appelé en 1880 à faire partie du comité chargé de préparer l'érection de la statue de G. S. à La Châtre.

Plusieurs ouvrages ont été consacrés à cet Anglais curieux de la France : J. Pope-Hennessy, *Monckton-Milnes, the Flight of youth* (London, 1951), *The years of promise* (id., 1955); T. Wemyss Reid, *The Life, Letters and Friendships of Richard Monckton-Milnes* (London, 1890). Voir aussi un article de Jean Bruneau dans la *Revue de littérature comparée* de 1968, p. 520-533.

Grâce à M. Patrick Waddington, nous avons retrouvé plusieurs lettres inédites de G. S. à Monckton-Milnes (dont celle-ci, et une importante du 9 juin 1848 que nous ignorions lorsque nous avons publié le tome VIII).

Monckton-Milnes est mort à Vichy le 11 août 1885.

MONSON (Lady Theodosia). — 7081.

Anglaise, très Anglaise, laide, originale et sympathique. Amie de Dickens, qui l'aurait prise pour modèle de la tante de David Copperfield, elle aussi fut une grande admiratrice de G. S. Fille d'un propriétaire du Gloucestershire, Latham Blacker, elle avait épousé le 21 juin 1832, Frédéric John, 5<sup>e</sup> baron Monson (1809-1841). Veuve et riche, elle faisait beaucoup de bien.

Elle a publié en 1856 la traduction en anglais de la lettre — préface de *Comme il vous plaira*, sous le titre *A letter to Mr Regnier, by Geo. Sand upon her adaptation to the French Stage of Shakespeare's « As you like it »*.

Née en 1803, elle est morte en 1891.

MURATORI (Pasquale). — 7158, 7173.

Cf. notice, t. XII, p. 758.

NAPOLÉON (Jérôme, Prince). — Voir : Bonaparte.

NAUDIN (N...). — 6876<sup>D</sup>.

Sellier - carrossier, et entrepreneur de voitures à Châteauroux.

NOËL (Marie-Madeleine-Georgine, dite Georgette). — 6812<sup>D</sup>.

Née à Sainte-Marie-aux-Mines (Haut-Rhin) le 24 août 1833, Georgine Colotte a épousé au même lieu le 15 avril 1854 Jean-Baptiste Noël, âgé de 36 ans, commis-négociant, qui la

laisse veuve le 7 mai 1856. Elle se remariera le 30 juin 1857 avec Jean-Baptiste-Prosper Saar, sous-lieutenant de cavalerie. Veuve une deuxième fois le 16 mai 1902, elle mourra le 4 avril 1906.

Voici la note complète jetée par G. S. dans le carnet B. N. Na. f. 13653, fol. 2 v<sup>o</sup> : « Jeune veuve qui m'aime beaucoup et que j'ai détournée du suicide, très bonne et très naïve. Veut que j'aïlle la voir et la consoler. Demeure avec sa mère qu'elle chérit à *Sainte-Marie-aux-Mines*, Haut-Rhin. Abuse un peu. 56 — juin — juillet. — Février 57 — elle ne mourra pas, elle aime et va se remarier. (Elle est remariée... »)

Retournons au bon La Fontaine qui l'a finement dit (Livre 6, XXI) :

Entre la Veuve d'une année  
Et la Veuve d'une journée,  
La différence est grande; on ne croirait jamais  
Que ce fût la même personne.

OZY (Marie-Julie-Justine Pilloy, dite Alice). — 6710.

Petite-fille d'Étienne Ozi, professeur au Conservatoire, Justine Pilloy, née à Paris le 6 août 1820, devint artiste dramatique aux talents modestes, puis, très vite, victime (consentante) d'une beauté sortant de l'ordinaire, femme entretenue.

Elle collectionna les amants célèbres : l'acteur Brindeau, Edmond About, le duc d'Aumale, le comte de Perregaux, Charles Hugo, le peintre Chassériau, etc.

Elle a inspiré les poètes (Théophile Gautier, Victor Hugo) et les peintres.

Louis Loviot a fait revivre cette figure à tout prendre sympathique de courtisane de haut vol : *Alice Ozy* (Dorbon, 1910). Elle possédait une fort belle villa à Enghien, 43 ter, avenue de Ceinture, où elle passa ses dernières années avant de mourir à Paris 91, boulevard Haussmann. Elle a son tombeau au Père Lachaise.

PAPET (Silvain-Ange-Charles-Jean-Baptiste-Gustave). — 6564.

Cf. notice, t. I, p. 1012.

PARMAIN (N...). — 7108.

Probablement un membre de l'administration de la Comédie-Française, sur lequel il n'a pu être réuni de renseignements.

PARODI (Adolfo). — 6632<sup>D</sup>, 6640<sup>D</sup>.

Frère de Mme Nino Bixio, née Paolina Parodi, Adolfo Parodi

était à la fois le neveu des deux Bixio (Girolamo, dit Nino, et Alexandre), et beau-frère de Nino. Il était agent de change à Gênes.

Pendant le voyage de 1855, G. S. fit suivre son courrier à l'adresse de Parodi.

PELVEY (Louis-Achille). — 7139.

D'après l'Almanach royal, il a été commissaire priseur à Paris de 1830 à 1842. Au moment de son mariage à Paris (9<sup>e</sup> ancien) avec Aline-Julienne Bon, Pelvey était domicilié 27, rue des Vieux-Augustins. Il devint plus tard éditeur, successeur des frères Marescq, et reprit la publication des *Œuvres complètes illustrées*. Il demeurait alors, 53, rue d'Enfer.

PERDIGUIER (Lise Marcel, Mme Agricol). — 6553, 6792, 6804.

Cf. notice, t. V, p. 887.

PÉRIGAUD (abbé Jean-Baptiste). — 6536, 6992.

Cf. notice, t. X, p. 874.

PÉRIGOIS (Ernest-Charles Édouard). — 6644, 6686, 6691, 6700, 6738, 6739, 6827, 6915, 6954, 7040.

Cf. notice, t. VIII, p. 744, et IX, p. 936.

PÉRIGOIS (Marguerite-Angèle-Néraud, Mme Ernest). — 6556, 7153.

Cf. notice, t. IX, p. 937.

PÉRIN (N...). — 6814<sup>D</sup>.

Admirateur inconnu de G. S., qui demeurait 3, rue de Verdun à Boulogne-sur-Seine.

PERRIN (Émile-César-Victor). — 7034, 7036.

Né à Rouen le 19 janvier 1814, Émile Perrin, fils d'un magistrat, commença, ce qu'on ignore généralement, par être peintre : élève de Gros, puis de Delaroche, il exposa aux salons de 1840 à 1848.

Sous le gouvernement provisoire, cet artiste fut désigné pour diriger l'Opéra-Comique : choix inattendu, mais dont le résultat fut heureux. Il garda ces fonctions jusqu'au 4 novembre 1857, fut rappelé au début de 1862, puis chargé de la direction de l'Opéra où il monta, outre des reprises brillamment réussies (*Don Juan* de Mozart, *Alceste* de Gluck, *Faust* de Gounod),

quelques créations de qualité. Partout sa gestion, administrative aussi bien qu'artistique, fut heureuse.

Le 8 juillet 1871, il fut nommé administrateur du Théâtre-Français. Nous l'y retrouverons en son temps.

Chevalier de la Légion d'honneur le 21 janvier 1852, officier le 14 août 1865. Il a fait aussi partie du Conseil municipal de Paris. Il est mort à Paris le 9 octobre 1885.

PÉTIET (Silvain, baron). — 6651.

Quatrième fils de Claude Pétiét, Intendant général des Armées sous l'Empire et sénateur (1749-1806), Silvain Pétiét, né à Rennes le 12 germinal an II (1<sup>er</sup> avril 1794) était lieutenant aide-de-camp du général Colbert, son beau-frère, lorsqu'il passa à Nohant avec l'armée de la Loire en 1815. Officier, il quitta le service en 1830, fut Conseiller général des Deux-Sèvres.

Chevalier de la Légion d'honneur à 18 ans, le 11 octobre 1812, il fut promu officier le 21 mars 1831.

Il est mort en 1868.

Le *Petit dictionnaire stendhalien*, d'Henri Martineau, p. 381-382, commet une erreur à son sujet et G. S. dans *Histoire de ma vie* s'est trompée en croyant qu'il devint général (alors que le général est un autre des fils Pétiét, Augustin).

PICHON (Jean). — 6895, 7004.

Cf. notice, t. IX, p. 937.

PLON (Philippe-Henri). — 6570, 6576, 6672, 6689, 6694, 6699<sup>D</sup>, 6711, 6735, 6764, 6802.

Cf. notice, t. XII, p. 760.

PLOUVIER (Édouard). — 6569, 6897, 6910, 6932, 6937, 6976, 7021.

Cf. notice, t. XI, p. 787.

PLOUVIER (*Lucie-Rose-Françoise* Mabire, Mme Édouard). — 6846, 7021.

Actrice, surnommée par Frédéric Soulié « la fille aux yeux bleus » qui avait acquis une certaine célébrité sur la scène de l'Ambigu. Fille naturelle reconnue, née à Rueil le 3 décembre 1821, elle épousa Édouard Plouvier le 12 juin 1851, et mourut d'une chute malencontreuse en scène, alors qu'elle était enceinte, le 18 janvier 1857.

PONCY (Louis-Charles). — 6587, 6611, 6617<sup>D</sup>, 6634<sup>D</sup>, 6646<sup>D</sup>, 6659, 6667, 6774, 6854, 6911, 6971.

Cf. notice, t. V, p. 890 et t. IX, p. 938.

PONSARD (Francis, dit François). — 6936<sup>D</sup>.

Cf. notice, t. VI, p. 950.

POWER (Marguerite A.). — 7050.

Fille du colonel Power, née vers 1815, Marguerite Power était la nièce de Lady Blessington, l'amie du Comte d'Orsay. Avec sa sœur Ellen elle édita de 1851 à 1857 des Keepsakes. Écrivain, elle a laissé un roman, *Evelyn Forester*, qui a été traduit en français (1856), un poème en vers blancs, assez faible, *Virginia's hand* et *A memoir of Lady Blessington*. Elle est morte en juillet 1867.

PRADIER (Charles). — 6752.

Né à Toulon en 1825, Charles Pradier était « monté » à Paris comme tant de jeunes poètes :

L'éphémère ébloui vole vers toi, chandelle.

Il s'était donné, avec beaucoup d'étude et d'exercice, une spécialité, celle d'*improvisateur*, faisant des vers à la demande, attrapant des rimes au vol pour fabriquer instantanément un quatrain, un sonnet. Le genre ne mène ni à la fortune, ni à l'Académie, même quand on l'exerce sur le pont des Arts. Car, entre 1846 et 1856, il déclamaient ses vers sur le pont des Arts ou au Palais-Royal, et les vendait aux passants quand il pouvait, avec son journal *Le Bohème*. Il en publiait quelques-uns dans *Jean qui pleure et Jean qui rit. Tribune des poètes* qui ne devait pas payer ses collaborateurs.

Sa production comprend quinze titres, au catalogue de la Bibliothèque nationale. Pas quinze volumes : quinze plaquettes, et même le mot est ambitieux, car il en est d'une page, de deux, de quatre. La plus épaisse en a 67.

Ayant mené longtemps cette vie du bohème perpétuellement impécunieux sans sortir de l'obscurité, il est retourné à Nîmes, où il fit paraître en 1869 un petit journal, l'*Hirondelle*, qui ne semble pas avoir dépassé le troisième numéro. Il est mort à Nîmes, à l'hospice, le 4 mai 1870.

PRÉVOST (Ludovic). — 7122<sup>D</sup>.

Figure au carnet N. a. f. 13653, fol. 5 v<sup>o</sup>-6 avec la mention suivante : « A Pithiviers — Tonnelier 25 ans, fait des vers qui n'en sont pas, il ne sait ni le français, ni les règles de la versi-



fication. Voudrait être un grand homme. — Ai répondu avec franchise et bon conseil. Il n'en tiendra pas compte — temps perdu — Il a répondu en bon garçon — (pas sûr). »

PROST (*Alfred-Antoine-Joseph*). — 6767, 6806.

Les brasseurs d'affaires sont légion à cette époque. Moins célèbre que les Millaud et les Mirès, Prost a fait une percée subite, créant la Compagnie générale des Caisses d'Escompte (le 6 avril 1852), au capital de 3 millions. Suivant l'exemple des gros requins, il acheta un journal, *la Vérité*, qu'il transforma en *le Courrier de Paris*. Il attirait des capitaux avec des promesses de dividendes mirifiques, payés, suivant une formule qui a fait ses preuves sous tous les régimes, avec les capitaux des nouveaux gogos. La culbute doit survenir un jour ou l'autre. Prost, poursuivi pour inventaire frauduleux et escroquerie, fut condamné en septembre 1858 à 3 ans de prison, 1 000 f. d'amende et 558 317 f. de dommages-intérêts. Jugement confirmé le 29 décembre 1858. On ignore ce qu'il devint par la suite.

G. S. n'avait pas été insensible aux promesses de fructification miraculeuse. Mais il semble qu'elle ait tiré son épingle du jeu avant la déconfiture.

QUINET (Edgar). — 6582.

Cf. notice, t. VI, p. 951.

AU RÉDACTEUR EN CHEF DE *La Presse*. — 6692.

REGNIER DE LA BRIÈRE (*François-Joseph-Philoclès*). — 7063, 7070.

En fait, son nom doit être Tousez, mais il prit le nom de sa mère, Charlotte-Zoé Tousez, née Regnier de la Brière.

Acteur de qualité, homme d'esprit cultivé, il fit ses débuts à la Comédie-Française, le 6 novembre 1831, devint sociétaire le 1<sup>er</sup> avril 1835, prit sa retraite le 10 avril 1871. Mais il resta quelque temps à la Maison de Molière comme régisseur général, puis passa à l'Opéra comme directeur de la scène. Il épousa le 4 mai 1835 Laure Grévedon, fille du peintre, avec laquelle G. S. sympathisa beaucoup. Leur fille Henriette sera la seconde femme de Dumas fils.

Il a joué dans une pièce de G. S. : *Le roi attend*, en 1848, et a travaillé avec elle *Françoise* et *Comme il vous plaira*. Il a été le co-auteur de la pièce de Jules Sandeau : *Mademoiselle de la Seiglière*, et de plusieurs autres succès (anonymement). G. S. lui a dédié *Comme il vous plaira*.

Né à Paris le 1<sup>er</sup> avril 1807, il y est mort le 27 avril 1885. Sa tombe est au cimetière Montmartre.

REYNAUD (*Jean-Ernest*). — 6695 D.

Cf. notice, t. VIII, p. 797.

RICHARD (*Jean-David*). — 6790.

Cf. notice, t. III, p. 895.

RILLET (C...). — 6989.

Ce poète demeurait à Cantin près de Douai (Nord). Ni à la Bibliothèque nationale, ni à celle de Douai ne figure un seul exemplaire de la brochure qu'il envoyait à G. S. en janvier 1856.

RIOU-KERHALET (*Germaine-Augustine Léon de Tréverret, Mme*). — 6863.

Cette nièce d'Auguste de Kératry, qui a soigné le vieil écrivain dans ses dernières années, était née le 22 février 1809.

Elle a épousé le 26 novembre 1828 Jean-Michel-Armand Riou-Kerhalet. En 1855, elle écrit deux fois à G. S. à propos de son oncle; les deux lettres sont datées de Kervallon près de Brest.

Elle est morte en 1884.

RISTORI (*Adélaïde*). — 7069, 7076, 7080, 7084.

Grande actrice italienne, magnifiquement douée, née à Cividale (Frioul, Italie) le 29 janvier 1821, Adélaïde Ristori, marquise Capranica del Grillo par son mariage, vint en France en 1855 donner des représentations qui firent courir tout Paris, et lui valurent des ovations frénétiques, dans des pièces italiennes d'Alfieri comme *Myrrha*, *Rossmunda*, ou traduites en italien comme *Pbèdre*, ou la *Médée* de Legouvé, qu'avait refusée Rachel. Le déclin de celle-ci fut pour quelque chose dans l'engouement du public français pour la Ristori qui vint pendant cinq ans faire au Théâtre-Italien de Paris une saison dramatique. Elle refusa les offres qui lui étaient faites pour l'attacher à la Comédie-Française, et fit bien sans doute, car elle ne put jamais se défaire d'un accent italien marqué lorsqu'elle parlait notre langue.

Elle est morte à Rome le 8 octobre 1906.

ROGER DE BEAUVOIR. — Voir : BEAUVOIR (Édouard Roger de).

RONZIER-JOLY (Pierre-Barthélemi-Emery-Alphonse). — 7032<sup>D</sup>.

Propriétaire foncier à Clermont-l'Hérault (Hérault), né vers 1800, qui, ayant manifesté en 1848 des sentiments républicains avancés, fut en butte à la persécution après le coup d'État. Marié à Henriette-Émilie Bonneville, il avait deux fils : l'aîné fut déporté en Algérie avec lui, le second, Raimond, docteur en médecine, devint médecin militaire (c'est lui l'aide-major que G. S. voit en février 1856 à Paris) et devait mourir le 24 octobre 1857 à Constantine d'une pneumonie (*Service historique de l'armée*).

Auteur de *Les Horizons du ciel*.

ROUSSEL (Napoléon). — 7155<sup>D</sup>.

Né à Sauve (Gard) en 1805, dans une famille protestante, Napoléon Roussel a été pasteur à Saint-Étienne, dans d'autres villes, enfin à Paris. Il a écrit un grand nombre d'ouvrages de propagande protestante.

Il est mort à Genève le 9 juin 1878.

ROUVIÈRE (*Philibert*-Alphonse). — 6758<sup>D</sup>, 6902.

Cet artiste original et curieux, « petit moricaud nerveux, ayant gardé jusqu'à la fin l'accent du Midi », est né à Nîmes le 30 ventôse an XIII (21 mars 1805), d'Antoine Rouvière, négociant, et d'Antoinette Verdat, qui le poussèrent d'abord vers le notariat. Il obliqua bientôt vers la peinture, pour laquelle il avait des dons, et exposa plusieurs années de suite au Salon. Mais c'est finalement la carrière dramatique qui l'absorba tout entier. Il entra à l'Odéon, passa au Théâtre-Historique de Dumas, à la Porte-Saint-Martin, à la Gaîté, obtint, dans *Maître Favilla* de G. S. à l'Odéon, en 1855, un extraordinaire succès qui le fit engager pour trois ans à la Comédie-Française où il tint le principal rôle (Jacques) dans *Comme il vous plaira*. On le vit au Théâtre du Cirque par la suite. Il avait fortement marqué de son talent le rôle d'Hamlet et celui de Mordaunt des *Mousquetaires*.

Dans *Contes d'Automne*, Champfleury le campe sous le nom du comédien Trianon. Manet a fait son portrait dans le rôle d'Hamlet. Baudelaire lui a consacré un article et une notice nécrologique. G. S. lui a dédié *Maître Favilla*. Voilà qui ne désigne pas un acteur indifférent.

Mort à Paris le 19 octobre 1865, il repose au cimetière Montmartre.

ROUY (Claude-Ernest-Henri). — 6535, 7128<sup>D</sup>.

Fils de Claude-Daniel Rouy, administrateur de la *Presse*, il devint gérant de ce journal avec Girardin, puis avec Millaud et Solar et assura la rédaction en chef de 1862 à 1866.

Né le 10 août 1826, à Paris (8<sup>e</sup> arr<sup>t</sup> ancien), il est mort en 1878.

ROYER (Alphonse). — 6543, 6834, 6887, 6947<sup>D</sup>.

Cf. notice, t. XII, p. 763.

SAINT-AUBIN-DESLIGNIÈRES (Marie-Émilie Roverolis de Rigaud de). — 6534<sup>D</sup>.

Maîtresse de la pension dans laquelle Jeanne Clésinger va mourir. Elle était née à Paris le 23 novembre 1811, avait obtenu son diplôme de maîtresse de pension le 30 mars 1839, celui de maîtresse d'institution le 29 décembre 1842.

L'institution, fondée en 1829, tenue antérieurement par les dames Villeneuve, était située quartier Beaujon, 10, rue Chateaubriand, aux Champs-Élysées.

SAINT-VICTOR (Paul-Jacques-Raymond Bins, comte de). — 6942<sup>D</sup>, 6984, 7012, 7086.

Écrivain élégant et châtié, qui tint successivement le feuilleton du *Pays* de 1851 à 1855, celui de la *Presse*, où il succédait à Théophile Gautier, de 1855 à 1868, celui de la *Liberté*. Il a publié plusieurs ouvrages, dont les plus connus sont *Hommes et dieux* (1867) études historiques et littéraires, *Barbares et bandits*, *La Prusse et la Commune* (1871). L'éclat de son style l'a fait appeler « le don Juan de la phrase ». Fils d'un écrivain royaliste (1772-1858), Saint-Victor était né à Paris le 11 juillet 1825. Il y est mort le 9 juillet 1881. G. S. entendait lui dédier *Teverino* dans l'édition projetée en 1875.

SAINTE-BEUVE (Charles-Augustin). — 6775<sup>D</sup>.

Cf. notice, t. II, p. 935.

SAMSON (Joseph-Isidore). — 6923, 7062.

Cet acteur célèbre du XIX<sup>e</sup> siècle était né à Saint-Denis (Seine) le 2 juillet 1793. Petit clec d'avoué, puis copiste, il rêvait du théâtre. Entré au Conservatoire en 1812, il obtint le prix de

comédie, joua à la banlieue, à Rouen, à l'Odéon. La Comédie-Française l'attira, il y fit ses débuts en avril 1826, fut nommé sociétaire un an après, et, sauf une courte infidélité, ne la quitta plus. Il y joua 250 rôles, dont beaucoup de créations importantes, avec un talent qu'on disait « mordant et incisif ». Doyen en 1842, il prit sa retraite en 1863 et reçut le 4 août 1864 la croix de la Légion d'honneur.

Professeur au Conservatoire, il forma des élèves prestigieux, comme Rachel et les deux Brohan.

Il fut aussi auteur dramatique.

Il tint un rôle dans la pièce de circonstance de G. S. en 1848, *Le roi attend*.

Sa fille Caroline épousa l'acteur Francis Berton, qui interprétera plusieurs pièces de G. S.

Samson est mort à Auteuil le 28 mars 1871. Sa tombe est au cimetière Montmartre.

SANDRÉ (Michel-Marie-Gustave). — 6746<sup>D</sup>, 7015, 7048, 7053, 7170.

Cf. notice, t. VI, p. 953.

SIMONNET (Marie-Léontine Chatiron, Vve Théophile). — 7127.

Cf. notice, t. VIII, p. 799 et t. XI, p. 789.

SIMONNET (René). — 6978.

Fils aîné de Théophile Simonnet et de Léontine Chatiron, René Simonnet était donc petit-neveu de G. S. Né à Montgivray (Indre) le 16 février 1844, il fera des études de droit et deviendra magistrat. Il est mort président de la Cour d'appel de Bourges le 12 mai 1897. Il avait épousé Angèle Marandon, fille d'un tanneur d'Argenton. G. S. avait projeté de lui dédier *Isidora* dans l'édition de 1875.

SOLMS (Marie-Lætitia-Studolmine Bonaparte-Wyse, Mme Frédéric-Joseph de). — 6657.

Son père, Thomas Wyse, avait épousé Lætitia Bonaparte, fille de Lucien, prince de Canino. Marie, née à Waterford (Angleterre) le 25 avril 1833, était donc cousine de Napoléon III.

Fort jolie et très turbulente, de mœurs assez libres, elle a été mal appréciée de son impérial parent, et condamnée à l'exil en 1853. Elle se créa une petite cour à Aix, en Savoie.

Elle s'est mariée trois fois : avec le comte de Solms qui la laisse veuve en 1863 ; avec le ministre italien Urbain Rattazzi qui meurt en 1873 ; avec un noble espagnol, don Luis y Rute. Elle a eu aussi plusieurs amants, dont Eugène Sue et François Ponsard.

Elle avait des ambitions littéraires et écrivit beaucoup sous plusieurs pseudonymes (baron Stock, vicomte de Tresserve, L. de Bare, vicomte d'Albens, etc. En 1858, elle a signé de son nom, cette fois, *George Sand* (Bruxelles, Méline, Cans et Cie). Cette brochure de 71 pages avec portrait d'après Calamatta contient seulement 31 pages consacrées à G. S. (le reste étant constitué de lettres inédites de Goethe), avec de notables erreurs. Une des plus jolies mérite qu'on la cite tout au long : « Après son procès, Michel de Bourges la mit en rapport avec les démocrates du Berri : Chopin, Godefroy Cavaignac, Frantz Litz (*sic*), Ledru-Rollin, Herbert et François Rollinat. » Elle est morte à Paris le 6 février 1902.

SORBEL (Jean-François). — 7123<sup>D</sup>.

Auteur d'opuscules qui n'ont pas fait passer son nom à la postérité : *Du mobile religieux, régulateur des sociétés* (1854), et *Petit mémoire d'un barbicole* (1872-1873). En tout 56 pages !

SULLY-LÉVY (Isaïa Lévy, *dit*). — 6562, 6729, 6744, 6996.

Cf. notice, t. X, p. 879 et t. XI, p. 789.

THIRY (François-Auguste, *dit* ALBERT). — 6842<sup>D</sup>, 6945.

Fils d'Auguste-Jean Thiry, lieutenant et de Marie-Françoise Tournay, il est né à Givet (Ardennes) le 20 vendémiaire an XII (13 octobre 1803).

Acteur, il passa à l'Odéon, au Théâtre Molière, à la Comédie-Française où il ne resta que trois ans, de 1831 à 1834, à l'Ambigu, à la Porte-Saint-Martin, au Cirque. « Acteur trop bouillant, au jeu exagéré », dit sa notice nécrologique.

On le retrouve régisseur du Cirque en 1850, puis régisseur général à l'Odéon en 1852. C'est là que G. S. l'a connu. Il passera ensuite directeur de la scène à l'Ambigu en 1858.

Il est mort à Versailles le 10 août 1865.

TISSIER (Michel). — 7000<sup>D</sup>.

Petit domestique, entré le 10 juin 1855 et sorti le 18 juillet, d'après l'Agenda de 1855.

TORRE (Mme N...). — 7176.

Personne non identifiée. Italienne, de Gênes probablement, amie de Mme Rebizzo.

TOURANGIN (Alberte-Éliza). — 6571, 6756, 6765, 6798, 6865, 6885<sup>D</sup>, 6913, 6975, 7029, 7154.

Cf. notice, t. III, p. 899.

TOURREIL (Gervais). — 6761<sup>D</sup>.

Né à Bagnères-de-Bigorre (Htes-Pyrénées) le 20 août 1823, est étudiant à Toulouse, déjà marié, père de deux enfants, quand il écrit à G. S. en 1855. Il pensait alors s'établir en Amérique du Sud. Y a-t-il emporté la réponse de G. S.?

TRICOCHÉ (N...). — 7181<sup>D</sup>.

Carrossier et voiturier de Châteauroux.

TRUMEAU (Pierre-Théophile). — 6563<sup>D</sup>.

Né à Issoudun le 5 juillet 1788, devint Conseiller de préfecture, puis fonda une banque à Châteauroux.

Marié à Louise-Catherine Dupertuis le 5 avril 1820, il eut au moins deux enfants, Édouard, et Éliane qui devint la femme de Gustave Papet.

Il est mort à Châteauroux le 7 mai 1859.

VÀEZ (*Gustave-Jean-Nicolas Van Nieuwenhuysen, dit*). — 6537<sup>D</sup>, 6541, 6543, 6557, 6647, 6679, 6759, 6771, 6773, 6777, 6799, 6807, 6817<sup>D</sup>, 6820, 6830, 6834, 6860, 6912, 6948, 6957, 6969, 7087, 7147.

Cf. notice t. XII, p. 765.

VALLET DE VILLENEUVE (François-René, comte). — 6616, 6914, 6970, 7003, 7023, 7165.

Cf. notice, t. I, p. 1019.

VERGNE (Étienne-Ernest). — 6800.

Né à Cluis (Indre) le 5 novembre 1816, avoué à la Châtre à partir de 1844. Fut marié deux fois : 1<sup>o</sup>) à Catherine-Philippine Lucas, morte en 1853 en lui laissant une fille, 2<sup>o</sup>) à Marie-Jenny Bavet-Duvignaux, qui lui donna un fils et une fille.

VERNET (Émile-Jean-Horace). — 6661, 6662, 7184<sup>D</sup>.

Ce peintre célèbre, d'une lignée d'artistes, est né à Paris le 30 juin 1789, fils de Carle (1758-1836) et petit-fils de Joseph (1714-1789).

Doué d'une grande, trop grande facilité, il connut le succès dès son début. Spécialiste des tableaux de bataille, il fut le peintre officiel de Louis-Philippe, puis de Napoléon III. A l'Exposition universelle de 1855, il avait reçu la grande médaille d'honneur, décernée par un jury de peintres européens. Il est mort à Paris le 17 janvier 1863, membre de l'Institut, grand officier de la Légion d'honneur.

VIALON (Jean-Joseph-Simon-Prosper). — 6760<sup>D</sup>, 6878, 7174.  
Cf. notice, t. XII, p. 766.

VIALON (Marie-Magdeleine-Jeanne-Gabrielle de Bardonnat des Martels, dite Jenny, Mme Prosper). — 6603, 6760<sup>D</sup>.

Née à Aigueperse (Puy-de-Dôme) le 7 août 1816. Elle-même écrivait sous le pseudonyme de Jean-Jacques des Martels. Elle survécut longtemps à son mari, et il semble qu'elle ait eu une vieillesse besogneuse.

Elle est morte à Paris, 34, rue Lhomond (5<sup>e</sup>) le 24 janvier 1894.

VIARDOT (Pauline Garcia, Mme Louis). — 6882, 6904, 6979, 7060.

Cf. notice, t. IV, p. 904, et t. X, p. 880.

VILLAFRANCA (Edoardo Alliata, prince de). — 6789<sup>D</sup>, 7067.

On a peu de renseignements sur cet aristocrate italien, surchargé de titres, 12<sup>e</sup> prince de Villafranca; duc de Salaparuta, grand d'Espagne de 1<sup>ère</sup> classe, prince de Montereale, duc de Saponara, marquis de Santa-Lucia, baron de Mastra, seigneur de Mangiavacca, Viagrande, etc.

Il était né en 1818. Marié, mais séparé, il vivait avec Ida Ferrier, femme séparée d'Alexandre Dumas père, avec laquelle il vint à Nohant en octobre 1855. Il est mort en 1898.

On trouvera dans le Bulletin n<sup>o</sup> 6 (1977) des Amis d'Alexandre Dumas, un article très intéressant de M. Jean de Lamaze sur Ida, la « marquise de la Pailleterie », article documenté par une correspondance inédite, récemment passée en vente, entre le prince et le peintre Adrien Danzats.



VINÇARD (*Pierre-Denis*). — 7103.

Cf. notice, t. X, p. 880.

WAPLER (*Alphonse*). — 6813<sup>D</sup>.

Écrivant à G. S. en août 1855, il se dit négociant à Mulhouse.  
Mais on ne trouve pas son nom au Bottin de 1855.